|  |
| --- |
| Claude PANACCIO  Professeur de philosophie  (1973)  “La métaphysique et les noms.”  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: [classiques.sc.soc@gmail.com](mailto:classiques.sc.soc@gmail.com)

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Claude Panaccio

***“La métaphysique et les noms.”***

in ouvrage sous la direction de Georges Leroux, **CULTURE ET LANGAGE**, pp. 249-282. Montréal : Les Éditions Hurtubise HMH, Ltée, Cahiers du Québec, no 11, 1973, 286 pp. Collection : “Philosophie”.

Georges Leroux nous a accordé, le 12 avril 2021, l’autorisation de diffuser en libre accès à tous ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.

Boite_aux_lettres_clair Courriels : Georges Leroux : [leroux.georges@uqam.ca](mailto:leroux.georges@uqam.ca)

Claude Panaccio: [panaccio.claude@uqam.ca](mailto:panaccio.claude@uqam.ca)

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

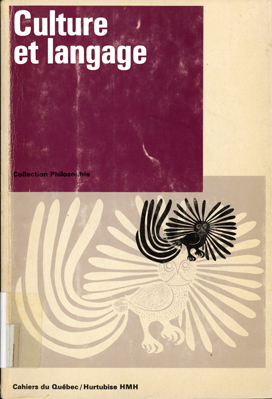
Édition numérique réalisée le 15 avril 2021 à Chicoutimi, Québec.

fait_sur_mac

Claude PANACCIO

Professeur de philosophie

“La métaphysique et les noms.”



in ouvrage sous la direction de Georges Leroux, **CULTURE ET LANGAGE**, pp. 249-282. Montréal : Les Éditions Hurtubise HMH, Ltée, Cahiers du Québec, no 11, 1973, 286 pp. Collection : “Philosophie”.

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[249]

DEUXIÈME partie.

**Épistémologie**

“La métaphysique  
et les noms.”

Claude PANACCIO

Que la métaphysique soit largement contestée par la philosophie actuelle, c’est une affirmation devenue banale, mais qui mérite, je crois, d’être débanalisée dans le cadre d’une recherche sur la spécificité du discours théorique contemporain. Certes les difficultés ne manquent pas : elles sont dues au caractère fort imprécis de l’affirmation en question. Lalande, dans son *Vocabulaire*, dénombre neuf sens différents du mot « métaphysique » et doute qu’on puisse soit les réduire à l’unité soit même accorder priorité à l’une ou l’autre de ces acceptions [[1]](#footnote-1). Par ailleurs, les critiques modernes, si du moins on les prend à la lettre, ne visent pas tous la même chose et sont loin de se réclamer tous des mêmes principes. Pour les marxistes par exemple, la « métaphysique », c’est la pensée antidialectique [[2]](#footnote-2) ; pour les positivistes logiques, c’est un ensemble de propositions ni empiriques ni tautologiques qui n’ont aucun sens cognitif [[3]](#footnote-3) ; pour certains structuralistes, [250] c’est la recherche d’une origine absolue du sens [[4]](#footnote-4), et ainsi de suite. Faut-il en conclure que l’opposition globale entre « la métaphysique » et « la philosophie contemporaine » relève uniquement d’une équivoque et que l’expliciter, ce serait en fait la morceler, la subdiviser en une série d’oppositions de moindre envergure irréductibles les unes aux autres ? Rien n’est moins certain. Il serait assez étonnant que ce recours à un même terme (celui de « métaphysique ») pour nommer ce à quoi on s’oppose soit l’effet d’une pure coïncidence terminologique. Je voudrais en tout cas suggérer à ce propos un certain nombre d’hypothèses complémentaires et consacrer cet article à l’examen de l’une d’entre elles.

*Hypothèse 1*: Il est impossible de saisir (conceptualiser) la spécificité du discours théorique contemporain (si toutefois une telle spécificité existe) sans l’opposer à une forme de discours qu’on peut sans contresens qualifier comme « métaphysique ». Ce sens du mot « métaphysique » ne serait pour autant ni une synthèse de toutes les utilisations du terme ni son « vrai » sens. Il devrait seulement permettre de comprendre d’une part une certaine parenté théorique entre plusieurs philosophies contemporaines apparemment assez éloignées les unes des autres, et d’autre part une certaine parenté théorique également entre plusieurs philosophies non-contemporaines habituellement classées comme métaphysiques.

*Hypothèse 2*: Cette opposition ne doit pas être située d’abord au niveau des contenus explicites de ces différentes philosophies, mais au niveau de leur fonctionnement comme discours. C’est ainsi que la métaphysique pourrait être caractérisée non pas par un certain objet ni par certaines thèses déterminées, mais par une certaine utilisation du langage.

*Hypothèse 3*: L’un des traits les plus remarquables de ce comportement discursif spécifique à la métaphysique réside dans une utilisation explicative et normative de noms abstraits dont la référence est comprise sur le modèle de celle des noms concrets. Cette hypothèse suppose évidemment que puisse être attribuée une portée suffisamment précise à l’opposition noms abstraits/noms concrets : nous y reviendrons.

[251]

*Hypothèse 4* (celle qui sera plus particulièrement étudiée ici). Cette pratique du discours va souvent de pair aux époques concernées avec des théories du langage qui privilégient le nom et même la plupart du temps le nom propre comme modèle du signe en général. De telles théories, je les appellerai « noministes ».

À proprement parler, chacune de ces hypothèses est indépendante des trois autres : en vérifier une, c’est n’avoir encore rien dit sur les autres. Mises ensemble, elles n’en constituent pas moins un réseau théorique fécond, propre à suggérer d’éventuels prolongements à cette recherche. Il s’agit donc d’explorer pour elle-même l’hypothèse 4, mais sans oublier son lien avec les trois premières et en particulier avec la troisième, celle qui pose comme caractéristique de la métaphysique une certaine pratique de la dénomination. Ceci mérite d’être brièvement explicité avant d’aller plus loin.

I — LA MÉTAPHYSIQUE  
COMME PRATIQUE DISCURSIVE  
ET LA CATÉGORIE DE « NOMINISME »

Quelle que soit la définition qu’on donne de la métaphysique, on s’entend habituellement pour y reconnaître une prétention à l’explication ultime des phénomènes réels. La métaphysique, c’est la quête du dernier mot, c’est le vœu d’énoncer des propositions qui n’aient pas besoin d’être expliquées et qui cependant puissent expliquer tout le reste. Qu’on en fasse la science de l’être en tant qu’être ou la science des êtres immatériels, ou la connaissance des choses en elles-mêmes par opposition à leurs apparences (ce qui constitue les trois principaux sens qu’ont donnés à ce mot ceux qui se disaient eux-mêmes métaphysiciens [[5]](#footnote-5)), l’idéal en demeure toujours l’accès à un fondement dernier du savoir, quelque chose comme une recherche de l’absolu.

Trois directions pour trouver cet absolu : d’abord l’être en lui-même dans toute sa généralité, ensuite l’Etre Suprême et les autres êtres immatériels, enfin l’essence intime des choses. Dans les trois cas, c’est un même mécanisme explicatif qui est à l’œuvre. D’une part l’explication métaphysique se comprend elle-même par opposition à une explication physique : elle se défend de recourir à des entités [252] empiriques identifiables dans la perception sensible. D’autre part, elle renvoie quand même à des entités repérables (au moins idéalement) qui fonctionnent comme fondements ou principes.

Ceci est particulièrement clair si l’on considère la métaphysique comme connaissance des choses en elles-mêmes. C’est ce sens par exemple qu’Auguste Comte utilise pour caractériser le deuxième état de l’intelligence :

« La métaphysique, dit-il, tente surtout d’expliquer la nature intime des êtres, l’origine et la destination de toutes choses, le mode essentiel de production de tous les phénomènes, mais au lieu d’y employer les agents surnaturels proprement dits, elle les remplace de plus en plus par ces *entités* ou abstractions personnifiées, dont l’usage, vraiment caractéristique, a souvent permis de la désigner sous le nom d’*ontologie* ». [[6]](#footnote-6)

Chacun de ces « êtres métaphysiques », ajoute-t-il est « inhérent au corps correspondant sans se confondre avec lui » [[7]](#footnote-7). On retrouve bien le vœu d’une explication dernière ayant recours à des êtres non-empiriques dotés d’une identité propre. Comte bien sûr est un adversaire de la métaphysique, mais sa description rejoint assez celle de certains de ses défenseurs, même parmi ceux qui dans le temps sont venus après lui. Ainsi Bergson écrit au début de son *Introduction à la métaphysique*:

« ... les philosophes s’accordent, en dépit de leurs divergences apparentes, à distinguer deux manières profondément différentes de connaître une chose. La première implique qu’on tourne autour de cette chose, la seconde qu’on entre en elle. La première dépend du point de vue où l’on se place et des symboles par lesquels on s’exprime. La seconde ne se prend d’aucun point de vue et ne s’appuie sur aucun symbole. De la première connaissance, on dira qu’elle s’arrête au relatif ; de la seconde, là où elle est possible, qu’elle atteint l’*absolu* » [[8]](#footnote-8).

Cette seconde connaissance, notre auteur l’appelle précisément métaphysique ; l’intuition qui nous la fournit constitue selon lui le but de toute véritable activité philosophique. Certes Bergson est anti-platonicien : [253] il cherche à se débarrasser de ces essences immuables que vise Auguste Comte dans le texte cité plus haut. Mais du point de vue adopté ici, sa position revient au même : la connaissance ultime, l’accès à l’absolu est donné dans une intuition intellectuelle — non-perceptive par conséquent — qui nous conduit au coeur même des choses, qui nous fait sympathiser avec elles de l’intérieur. Malgré son insistance sur le mouvement, Bergson demeure prisonnier d’une ontologie de l’identité : « l’absolu, dit-il, est parfait en ce qu’il est parfaitement ce qu’il est » [[9]](#footnote-9). On voit bien ici comment l’idée typiquement métaphysique d’un intérieur des choses est corrélative de l’idée d’une identité parfaite de chaque chose avec elle-même.

On retrouve les mêmes traits dans les métaphysiques qui se définissent comme science des êtres immatériels [[10]](#footnote-10). On cherche ici très nettement l’explication ultime dans le recours à des entités non-empiriques : c’est l’idée d’intériorité qui est poussée à bout puisqu’on a affaire à des êtres sans extériorité aucune, à des dedans sans dehors, ou alors à des êtres pour lesquels la relation du dedans et du dehors est elle-même une relation d’extériorité. Corrélativement, on attribue à ces réalités immatérielles une identité parfaite de soi à soi. Telle est la « res cogitans » de Descartes que tant de penseurs contemporains ont si vivement critiquée. Et ce qu’ils ont critiqué, c’est justement cette coïncidence substantielle de soi à soi, cette identité subsistante sous les déterminations. Cela est évidemment vrai des structuralistes [[11]](#footnote-11), mais ça l’est aussi des phénoménologues français. Ainsi Sartre affirmant que « l’Ego n’est ni formellement ni matériellement dans la conscience » [[12]](#footnote-12), Merleau-Ponty qu’« il n’y a pas de sphère de l’immanence, pas de domaine où ma conscience soit chez elle » [[13]](#footnote-13). Autant d’attaques directes à l’ipséité du cogito cartésien.

Le même débat se reprend et se radicalise là où il est question non plus des âmes ou du cogito, mais de Dieu lui-même, de cet être absolu dont l’identité à soi est sans faille. C’est là l’essentiel de la notion aristotélicienne d’acte pur ; c’est l’essentiel aussi de l’idée d’une [254] conjonction en Dieu de l’essence et de l’existence ; c’est l’essentiel du primat accordé par les thomistes à l’*aséité* dans leur conception de Dieu [[14]](#footnote-14).

Recherche de l’absolu, recours à une connaissance non-empirique et mise en œuvre d’une ontologie de l’identité, telles sont bien les caractéristiques des deux types de métaphysique que nous venons d’examiner brièvement. C’est le troisième trait qui est le plus important, définissant à la fois la notion d’absolu et celle de non-empirique. La phrase de Bergson citée plus haut : « l’absolu est parfait en ce qu’il est parfaitement ce qu’il est » résume de façon géniale tout ce qui a pu s’appeler recherche de l’absolu. Et comme le sensible est précisément le domaine de l’équivoque, celui où l’identité trouve à la fois son modèle et ses limites, chaque chose identifiable étant en perpétuelle transformation et en constantes relations avec d’autres choses, l’ontologie de l’identité est toujours nécessairement non-empirique.

S’il est vrai que cette ontologie de l’identité est au coeur même de la métaphysique, on peut alors pousser plus loin et remonter de l’ontologie à la logique de l’identité. C’est ici que la métaphysique sera définie non plus par un certain nombre de thèses, mais par une certaine utilisation du discours. L’ontologie de l’identité n’est pas dans les métaphysiques traditionnelles une thèse parmi d’autres. Elle est toujours à la fois implicite et déterminante. Son contraire n’est même pas pensable. Et s’il n’est pas pensable, c’est que la pratique même du discours a ses limites, définies par des règles inconscientes. On rejoint ici les hypothèses 2 et 3 : que la métaphysique est essentiellement un jeu de langage et que ce jeu accorde au nom abstrait une fonction explicative et normative privilégiée. Ce primat du nom est justement ce qui à toutes fins pratiques définit la logique de l’identité. C’est que l’opposition nom/verbe, essentielle aux langues indo-européennes, projette, sauf à faire l’objet d’une critique systématique, la conception d’un monde divisé en objets et en procès, les objets servant de substrats aux procès tout comme les noms servent de sujets aux verbes. Ainsi, dans une grammaire française particulièrement naïve du point de vue épistémologique, Galichet distingue l’expression de l’être (l’espèce nominale) de l’expression du procès (l’espèce verbale) ; il écrit :

[255]

« Lorsqu’il regarde le monde dans lequel il vit et qu’il s’efforce d’en dégager les éléments qui l’intéressent pour attirer sur eux l’attention d’autrui, l’homme le voit surtout comme le monde de *ce qui est*. Il en appréhende les éléments dans leur substance, abstraction faite de toute notion de mouvement et de durée, autrement dit *sub* *specie aeternitatis*» [[15]](#footnote-15).

Le locuteur recourt alors à l’espèce nominale. Texte révélateur s’il en est ! L’illusion que j’appellerai « noministe » est là dans toute sa pureté : la fonction propre du nom est de présenter son référent comme une substance, de lui attribuer une ipséité propre, c’est-à-dire une certaine indépendance par rapport aux procès qu’il traverse ou aux prédicats qu’il est susceptible de recevoir. Même le nom d’action est, selon Galichet, « un moyen de présenter le procès comme une substance » [[16]](#footnote-16). Une pratique non-critique des langues indo-européennes se laisse facilement prendre à ce jeu de la dénomination et porte à concevoir l’univers comme un lexique réalisé dont les objets — projections des noms — assurent la stabilité.

De tels objets sont d’abord identifiables dans la perception même où ils se découpent en fonction de leur pertinence pour une praxis corporelle. Ainsi la subsistance du crayon réside dans la constance de sa disponibilité pour une main qui peut s’en servir, le laisser de côté puis le reprendre [[17]](#footnote-17). On dira que le crayon est un objet concret parce qu’il est circonscriptible dans la perception même. Mais les noms ne renvoient pas tous à de telles entités. La vision noministe de l’univers exigera donc que soit opposée aux objets concrets une autre classe, celle des objets abstraits, c’est-à-dire non-empiriques, non-circonscriptibles dans la perception ou dans la praxis corporelle. Leur type d’existence n’en sera pas moins conçu sur le modèle de celle des objets concrets, entités identifiables aux contours déterminés, susceptibles d’une efficacité réelle. Du point de vue sémantique, c’est dire que la référence des noms abstraits fonctionne sur le modèle de celle des noms concrets. Ainsi l’opposition abstrait/ concret, souvent critiquée — et à juste titre — par les penseurs contemporains, demeure nécessaire pour comprendre la pratique discursive [256] propre à la métaphysique, c’est-à-dire le recours à des entités non-empiriques aux fins d’une explication ultime des phénomènes empiriques.

Nous avons vu que cette façon de caractériser la métaphysique par son fonctionnement comme discours s’applique bien à deux des trois principales conceptions que nous avons reconnues, la métaphysique comme science des choses en elles-mêmes et la métaphysique comme science de l’immatériel. Elle s’applique aussi à la troisième, la conception aristotélico-thomiste de la métaphysique comme science de l’être en tant qu’être. Je l’ai réservée pour la fin parce que l’expression même « être en tant qu’être » n’est pas facile à cerner. Déjà des ambiguïtés sont présentes chez Aristote puisque certains passages de la *Métaphysique* donnent l’impression que l’objet propre de la philosophie première est constitué par les êtres immatériels, ce qui nous ramènerait au deuxième type de métaphysique [[18]](#footnote-18). Il vaut peut-être mieux se tourner vers les thomistes contemporains qui, eux, récusent explicitement cette conception et s’efforcent de s’en démarquer [[19]](#footnote-19). Ici l’être en tant qu’être, c’est :

« L’être non pas investi ou incorporé dans la quiddité sensible, dans l’essence ou la nature des choses sensibles, mais au contraire *abstractum*, l’être dégagé et isolé (...) de la quiddité sensible, l’être visualisé comme tel et dégagé dans ses pures valeurs intelligibles » [[20]](#footnote-20).

On a encore une fois affaire à une science qui se prétend supérieure à tout autre et qui se tourne résolument vers le non-empirique. Seulement on ne recourt plus à des entités bien identifiées (sauf évidemment lorsqu’on aborde la théologie naturelle pour elle-même) : l’être n’est pas pour les thomistes une substance aux contours délimités. Mais nous ne sommes pas pour autant sortis de l’attitude noministe puisque le vœu même de constituer une science de l’être en tant qu’être ressortit à une équivoque linguistique, celle de la nominalisation de la copule. C’est encore le rapport sujet-prédicat qui sert ici de matrice. Dégager l’être de la « quiddité sensible », c’est [257] en fait isoler de ses prédicats la copule devenue sujet. L’être est ainsi considéré comme le sujet ultime de toute proposition. Son accession au titre d’objet propre de la science suprême est encore dû à un privilège pratique accordé au nom. Le verbe par excellence devient lui-même le nom le plus général, celui de la réalité intelligible la plus élevée. Bien qu’explicitement les thomistes nient que l’être soit une substance, tout se passe comme s’il en était une : on demeure dans la logique de l’identité et la métaphysique se proclame comme la science du même par excellence, de ce qui à vrai dire n’a pas d’autre, puisque son autre n’est rien.

Certes on voudrait récupérer la différence en parlant d’analogie plutôt que d’univocité, mais l’analogie thomiste n’est pas l’équivocité et constitue en réalité une forme déguisée d’identité.

« L’être, écrit encore Maritain, me présente une diversité intelligible infinie qui est la diversité de quelque chose que je peux cependant à bon droit nommer d’un seul et même nom (...) parce qu’il m’est partout notifié par la similitude des relations que les choses les plus diverses ont avec *un certain terme essentiellement divers* désigné en chacune — par mon concept d’être — comme se trouvant formellement et intrinsèquement en elle » [[21]](#footnote-21).

Parlant d’« un certain terme essentiellement divers », on affirme l’identité tout en la niant ; mais constituant comme savoir suprême une science de l’être en tant qu’être, on oublie qu’on l’avait niée. Le même renvoi de l’analogie à l’identité se retrouve encore plus clairement chez Jolivet :

« L’unité de la notion d’être est celle d’une *essence réelle abstraite, qui contient réellement en acte et d’une manière confuse toute la diversité essentielle des êtres avec laquelle ce concept s’identifie*. Cela veut dire que la notion d’être, tout en incluant vaguement une idée de diversité, en fait d’une certaine façon abstraction » [[22]](#footnote-22).

C’est cette abstraction « d’une certaine façon » qui obnubile la différence et nous enferme dans la logique noministe de l’identité : un nom, un objet. Qu’il s’agisse d’un objet intelligible comme on le [258] répète constamment ne change rien à l’affaire et confirme au contraire que ce type de métaphysique rejoint bien les caractéristiques indiquées plus haut : constitution d’objets non-empiriques aux fins d’une explication ultime, et fonctionne dans la même logique discursive.

Une objection surgira peut-être ici : ces traits distinguent-ils vraiment la métaphysique de la science ? La réponse est nette : oui. D’abord on a depuis longtemps abandonné l’idée que la science fournit une explication ultime des phénomènes. Les explications scientifiques sont au contraire toujours ouvertes, toujours susceptibles d’être reprises et améliorées. Popper prétend même qu’il n’existe aucun moyen de « vérifier » absolument une théorie scientifique [[23]](#footnote-23) : une théorie ne sera dite scientifique qu’au moment où on connaîtra ses conditions de falsifiabilité ; et Ayer va encore plus loin en doutant qu’on puisse jamais « falsifier » absolument quelque théorie scientifique que ce soit [[24]](#footnote-24). Rien là qui ressemble à un vœu d’explication définitive et dernière. Mais ce qui est encore plus important pour notre propos, c’est que l’objet scientifique, qui certes peut toujours être dit non-empirique, n’est pas pour autant constitué dans le cadre d’une logique de l’identité. Bachelard a combattu sur ce point les idées de Meyerson avec suffisamment de vigueur et de netteté pour qu’il ne soit pas nécessaire de s’y attarder ici. On ne renverra à titre d’exemple qu’à son analyse de la notion de corpuscule dans *L’activité rationaliste de la physique contemporaine* [[25]](#footnote-25). Bachelard y montre non seulement que le corpuscule ne saurait être compris comme un corps particulièrement petit et qu’il n’est par conséquent qu’un objet abstrait, mais aussi, de façon plus significative, que cet objet abstrait n’a pas d’individualité propre. C’est que le nom scientifique, contrairement au nom métaphysique, ne fonctionne jamais dans une référence simple et directe à telle ou telle réalité, empirique ou non. Il n’accède précisément à son statut scientifique qu’en s’inscrivant dans un réseau théorique différentiel qui le définit totalement. Le corpuscule n’est rien hors de la théorie scientifique qui en introduit la notion. Contrairement au discours métaphysique, le discours scientifique n’adopte pas pour ses objets le modèle perceptif naïf pour [259] lequel chaque réalité a des contours définis (ou en tout cas définissables) qui lui délimitent un champ d’intériorité [[26]](#footnote-26).

Venons-en maintenant à l’hypothèse 4 : que la pratique métaphysique du discours va souvent de pair avec des théories du langage qui privilégient le nom et même la plupart du temps le nom propre comme modèle du signe en général. Avant d’essayer de la vérifier sur quelques exemples, il convient de préciser d’avantage cette hypothèse et par le fait même la catégorie de « nominisme » par laquelle je caractérise ces diverses théories du langage. Qu’est-ce que privilégier le nom comme modèle du signe en général ? Disons d’abord que ce privilège n’a pas besoin d’être explicite (bien qu’il puisse l’être chez certains auteurs). On ne s’attend pas à trouver chez tous ceux qui seront appelés « noministes » une proposition claire et distincte affirmant sans ambages la priorité du nom ou son statut de prototype du signe en général. Pour qu’une théorie du langage soit qualifiée de « noministe », il suffira que le nom y fonctionne pratiquement comme modèle ou comme terme de référence de tous les autres signes. Le privilège du nom peut être explicité comme un privilège du *signe isolé* (ou élémentaire) par rapport à toute combinaison de signes. La signification réside alors dans la relation individuelle d’un signifiant à un signifié [[27]](#footnote-27) ou à un ensemble discontinu de signifiés (peu importe qu’ils soient en nombre fini ou infini). Pour qu’il y ait nominisme, il faut que cette relation sémantique individuelle fonctionne dans la théorie comme prioritaire à toute relation des signifiants entre eux, il faut que la signification soit une propriété ponctuelle de chaque signe. Le signifiant, qu’il s’agisse d’un verbe, d’un adjectif ou d’un substantif proprement dit, devient alors le nom de son signifié propre. Privilégier pratiquement le nom comme modèle du signe en général, c’est ainsi privilégier la décomposition du discours en éléments, en unités de base, détentrices avant toute rencontre entre elles de leur signification propre, et la relation sémantique de chaque élément signifiant ainsi isolé avec son ou ses signifiés.

[260]

On voit tout de suite le lien logique qui s’établit entre ce type de conception du langage et la métaphysique telle que définie plus haut. Toutes deux fonctionnent dans ce que j’ai appelé une logique de l’identité en affirmant — explicitement ou implicitement — le primat de l’individualité sur toute forme de combinatoire, en recourant — explicitement ou implicitement — à une localisation définie du sens dans les signes isolés. Le privilège théorique du nom au sens large dans le nominisme correspond bien au privilège de la substance dans la pensée classique. De telle sorte que dénoncer le nominisme comme théorie ou comme pratique du discours, c’est aussi dénoncer le substantialisme. L’avantage de ce recours à une catégorie nouvelle pour mener un combat qui a cours depuis longtemps et que d’aucuns estiment même terminé est d’abord de situer le débat au niveau d’une compréhension du discours lui-même. L’opposition entre une pensée ontologique et une pensée linguistique, à laquelle on ramène souvent le débat, demeure seconde par rapport à une opposition entre deux types de fonctionnements discursifs. Le second avantage, qui découle du premier, est de permettre de démasquer des métaphysiques déguisées, en dénonçant non pas les thèses qu’elles soutiennent, mais leur compréhension théorique et surtout pratique du discours. On découvrira peut-être alors que le combat n’est pas aussi réglé qu’on avait pu le croire et que, quel qu’en soit l’anachronisme, le discours métaphysique continue de parler. Cette tâche, la plus intéressante sans doute, je ne l’entreprendrai ici d’aucune façon, me contentant de tester la catégorie de « nominisme » sur des auteurs traditionnellement reconnus comme métaphysiciens : Platon, Aristote, Augustin et Guillaume d’Occam. C’est à relire sous grille certains des textes les plus classiques en théorie du langage que je voudrais consacrer le reste de cet article à la fois pour en ressaisir dans un nouveau contexte théorique le caractère métaphysique et pour commencer d’accréditer au moins la quatrième de mes hypothèses.

II — DE QUELQUES NOMINISMES

À tout seigneur, tout honneur, commençons par Platon, le plus métaphysicien de tous. Concentrons-nous sur le *Cratyle* où se trouvent réunies les notations les plus claires sur la conception platonicienne du langage. Le problème s’en trouve posé dès le début par Hermogène en termes tout à fait noministes :

[261]

« Cratyle que voici prétend, Socrate, qu’il y a pour chaque chose un nom qui lui est naturellement approprié et que ce n’est pas un nom que certains hommes lui ont attribué par convention en lui appliquant tel ou tel son de leur voix, mais que la nature a attribué aux noms un sens propre, qui est le même chez les Grecs et chez les barbares. » [[28]](#footnote-28)

Ce qui est en question, c’est bien la relation sémantique individuelle du nom à ce qui est nommé. Dès cette formulation, le primat de cette relation est considéré comme allant de soi. Entre Hermogène et Cratyle, le débat est seulement de savoir comment la classer : parmi les relations naturelles ou les relations conventionnelles. Socrate, appelé en arbitre et agissant comme tel, ne mettra pas non plus ce privilège en cause. L’idée qu’un nom puisse être « approprié » à ce qu’il nomme et que sa signification puisse résider dans cette appropriation paraît intelligible aux trois protagonistes. Le désaccord d’Hermogène consiste à expliquer la justesse du nom par la convention plutôt que par la nature. La discussion est noministe dès son point de départ.

La réponse de Socrate, pour autant qu’on puisse la résumer clairement, est qu’il y a effectivement pour chaque chose un nom approprié par nature, le nom primitif, mais que l’usage a pu le déformer et donc que la possibilité actuelle de comprendre le nouveau nom peut ne relever que de la convention. Il est également possible que celui qui le premier a attribué les noms se soit trompé ; mais la possibilité même d’une « erreur » en pareil domaine confirme bien que pour Platon il y a un critère « naturel » de la justesse des noms.

Ainsi, fonctionnant au départ dans le champ du nominisme, le *Cratyle* n’en sort jamais. La problématique du langage est entièrement réduite à celle des noms. À quoi on peut objecter que, pour parler ici de « réduction », il faut avoir posé que le dialogue porte d’abord sur le langage dans son ensemble, ce qui ne semble pas être le cas : Hermogène pose le problème de la nomination et le débat s’y confine, ce qui est de bonne méthode. La réponse est facile : à la prendre au sérieux cette objection supposerait que le *Cratyle* ne constitue que l’examen d’une seule des « parties du discours », le nom, comme on aurait pu aussi bien avoir une discussion du verbe ou de la préposition. Or rien n’accrédite une telle hypothèse. Dans le *Cratyle*, le nom n’est pas opposé au verbe ou à la préposition, mais [262] à la proposition, comme la partie au tout. Le nom est ici défini comme la plus petite partie du discours [[29]](#footnote-29). D’ailleurs l’importance explicite accordée par Platon au débat interdit d’y voir la discussion d’un point particulier de grammaire : le nom est l’« instrument propre à enseigner et à distinguer la réalité » [[30]](#footnote-30). C’est bien une conception globale du langage qui se dégage de cet examen de la nomination : dans le langage juste, il y a un nom approprié pour chaque réalité intelligible et, bien que le nom ne soit pas le discours dans son entier, le discours n’est que la mise en relation de ces noms entre eux.

On ne tombe pas pour autant sous le coup de l’objection inverse qui nous reprocherait de glisser du sens large utilisé dans le Cratyle à un sens plus restreint du mot « nom », car ce qui fait de Platon un noministe n’est pas son recours explicite à ce mot, mais le privilège qu’il accorde à la relation sémantique individuelle du signifiant au signifié. Or ce privilège est tout à fait clair dans le texte : l’essentiel, c’est la relation prédiscursive du nom à ce qu’il nomme. C’est cette relation qui constitue l’armature même du discours dans son ensemble. La signification du nom y réside tout entière et n’a rien à voir avec l’opposition différentielle des noms entre eux.

On a même affaire à une sémantique imitative : le nom est approprié lorsqu’il ressemble à la chose qu’il nomme. « Le nom, écrit Platon, est donc, semble-t-il, une imitation vocale de l’objet imité, et celui qui imite par la voix nomme ce qu’il imite » [[31]](#footnote-31) ; et ailleurs : « conviens-tu aussi que le nom est une imitation de la chose ? — Absolument ». [[32]](#footnote-32) Ainsi « la justesse des noms consiste à faire voir la nature de l’objet » [[33]](#footnote-33). Les modalités de cette imitation sont déterminées par des règles phonétiques naturelles : par exemple « le r me semble être pour ainsi dire l’instrument propre à exprimer toute espèce de mouvement » [[34]](#footnote-34) ; « l’i (...) a servi pour tout ce qui est subtil et particulièrement capable de passer à travers toutes choses » [[35]](#footnote-35), et ainsi de suite. La signification est une relation individuelle d’imitation. Chaque signe se modèle sur son référent et le discours vise [263] à reproduire la réalité dans un tableau sonore, le plus ressemblant possible. Le tout fonctionne bel et bien dans une logique de la ressemblance et de l’identité. La justesse du discours dans son ensemble présuppose d’abord la justesse de chaque nom. Le primat du signe individuel concerne non seulement la signification mais la vérité elle-même. « Il est donc possible de dire un nom vrai ou faux » [[36]](#footnote-36). Et la vérité du nom réside précisément dans son caractère d’être approprié à ce qu’il nomme. Chaque nom est à la fois normé et déterminé par son référent. La langue qui remplit le mieux sa fonction d’enseignement est celle dans laquelle la liste des noms ressemble le plus — phonétiquement — à la liste des choses.

On retrouve bien à la fois le primat du sémantique et celui de la décomposition du discours en éléments auto-suffisants, définis dans leur identité propre par une relation simple à un modèle qui est lui-même l’identique par excellence, l’idée, entité réelle et immatérielle, objet abstrait conçu sur le modèle de l’objet perçu. Le nominisme est ici clairement lié à un discours métaphysique au sens défini plus haut. Dans son fonctionnement théorique, le platonisme privilégie toujours le nom abstrait comme renvoyant de l’illusion sensible à ce qu’il y a de plus réel. À la limite, le dictionnaire de la langue idéale ne serait ni plus ni moins que le double sonore du monde des idées. Chaque élément linguistique deviendrait le nom propre d’une Idée et d’une seule. Dans une telle langue, les phrases s’organiseraient d’elles-mêmes : chaque nom, de par ses caractéristiques phonétiques, imposerait sa définition propre au locuteur, sa définition, c’est-à-dire la situation nécessaire de son référent dans le monde des idées. Il suffirait d’avoir bien entendu les noms pour élaborer toute la dialectique. Il suffirait de connaître la langue, c’est-à-dire ici la liste des noms, pour posséder toute la science du monde. Ce n’est pas le cas certes, mais cela est dû à la dégradation du langage dans son usage, ou peut-être — hypothèse du génie distrait dont il resterait à saisir toute la portée — aux erreurs du premier faiseur de noms. Le nominisme théorique et la pratique métaphysique trouvent chez Platon leur jonction paradigmatique, ce qui est bien de nature à encourager notre recherche.

\*  
\* \*

[264]

Le cas d’Aristote est moins clair. Le rôle des noms dans la pratique du discours aristotélicien et en particulier dans l’établissement de la table des catégories a fait l’objet, depuis quelques années surtout, de riches et intéressantes discussions [[37]](#footnote-37) que je n’ai pas l’intention de reprendre ici. Je m’en tiendrai au traité explicitement consacré au discours, le traité *De l'interprétation* [[38]](#footnote-38). Il s’agit de voir si la conception du langage qui s’en dégage peut être qualifiée de noministe. Quelle que soit la réponse, les liens de cette théorie du discours à la pratique métaphysique d’Aristote ne seront pas examinés ici, mais je soumettrais volontiers la double hypothèse suivante : Aristote est noministe, et son discours théorique dans l’ensemble est métaphysique, c’est-à-dire que sa théorie de la substance qui constitue le nœud de son ontologie est liée à un privilège du nom abstrait.

Mais restons-en au traité *De l’interprétation*. Qu’Aristote y soit noministe sera peut-être contesté au nom de la symétrie qui s’établit dès les premiers chapitres entre le nom et le verbe et au nom de l’affirmation — antiplatonicienne — que le vrai et le faux ne sont pré- dicables que des propositions et jamais du nom ou du verbe pris isolément. Examinons ces deux points.

D’abord, disons-le sans ambages, du point de vue adopté ici, la symétrie nom-verbe est largement illusoire. Le verbe est en réalité défini en fonction du nom.

« Le nom, écrit Aristote, est un son vocal, possédant une signification conventionnelle, sans référence au temps et dont aucune partie ne présente de signification quand elle est prise séparément » [[39]](#footnote-39).

« Le verbe est ce qui ajoute à sa propre signification celle du temps : aucune de ses parties ne signifie rien prise séparément, et il indique toujours quelque chose d’affirmé de quelque autre chose » [[40]](#footnote-40).

[265]

À projeter ces définitions l’une sur l’autre, on s’aperçoit que trois caractéristiques sont communes au nom et au verbe :

1°) il s’agit de sons vocaux (ce n’est pas explicitement affirmé du verbe parce que ça va de soi) ;

2°) tous deux possèdent une signification conventionnelle ;

3°) tous deux sont composés de parties dont chacune prise isolément ne présente aucune signification.

La différence symétrique est donc très localisée :

1°) contrairement au nom, le verbe contient une référence au temps ;

2°) le verbe indique une prédication.

Or ces deux points importent peu à notre propos. Ce qui compte, c’est que la signification soit une propriété de chaque terme (nom ou verbe) pris isolément : elle marque la relation individuelle du terme à son signifié (en l’occurrence un concept) et cette relation est donnée avant toute combinaison discursive. D’ailleurs Aristote nous le dit lui-même sans ambiguïtés :

« En eux-mêmes et par eux-mêmes, ce qu’on appelle les verbes sont donc en réalité des noms, et ils possèdent une signification déterminée ... » [[41]](#footnote-41).

Sur quoi, le traducteur commente en note :

« La définition du nom posée supra (...) s’applique au verbe, car le nom n’est rien d’autre que ce qui signifie quelque concept simple de l’esprit, et c’est là un terme général qui englobe le verbe. Or que la signification du verbe proprement dit soit celle d’un concept déterminé, ce n’est pas douteux : le terme « court » par exemple fixe la pensée sur un point nettement défini » [[42]](#footnote-42)

Le verbe est bien le nom propre d’un concept. La théorie aristotélicienne des parties du discours demeure tout à fait noministe.

Certes Aristote pose aussi que le verbe « indique toujours quelque chose d’affirmé de quelque autre chose », élément apparemment susceptible [266] de réintroduire en bonne place la relation syntagmatique comme inhérente à la signification du verbe. Mais ce serait avoir mal lu le texte : aucune relation syntagmatique (et d’ailleurs même paradigmatique) ne peut être inhérente à la signification d’un verbe, pas plus que d’un nom. Cet élément de la définition concerne la fonction du verbe dans la proposition, mais n’affecte en rien sa signification. En effet, les verbes

« ... ne signifient pas encore qu’une chose est ou n’est pas. Car *être* ou *ne pas être* ne présente pas une signification se rapportant à l’objet (...) En elles-mêmes en effet, ces expressions ne sont rien, mais elles ajoutent à leur propre sens une certaine composition qu’il est impossible de concevoir indépendamment des choses combinées » [[43]](#footnote-43).

C’est dire que l’affirmation et la négation sont des fonctions assumées par le verbe en situation propositionnelle ; mais elles ne font pas du tout varier la signification de chaque élément et surtout elles n’empêchent pas cette signification de préexister à toute combinaison de termes.

Voilà qui nous reconduit au deuxième point : vérité et fausseté sont des fonctions propositionnelles. Cela est posé très nettement par Aristote, et sur ce point son nominisme s’oppose à celui de Platon : les noms sont entièrement conventionnels, ils n’ont pas de vérité propre. En ce sens, on a affaire à un nominisme moins radical que celui de Platon. La notion d’une langue idéale dont la nomenclature contiendrait en puissance, dans sa forme phonétique, toute la science du nécessaire, est totalement étrangère à l’aristotélisme ; c’est pourquoi le privilège du nom ne concerne que la signification. Mais c’est bien en ce lieu, celui de la signification, que j’entendais d’abord et avant tout définir le nominisme.

L’observation n’en demeure pas moins importante puisqu’elle permet de distinguer théoriquement des degrés dans le nominisme, et peut-être permettra-t-elle, une fois considéré le fonctionnement pratique du discours aristotélicien, d’affirmer sérieusement et de façon fondée qu’Aristote est moins métaphysicien que son maître, ce que d’ailleurs on soupçonnait intuitivement depuis longtemps. On ne serait pas pour autant reconduit à l’image poétique d’une variation qualitative d’intensité dans l’intention métaphysique, ni à celle d’une [267] gradation des niveaux de profondeur d’un discours. Ce « plus ou moins métaphysique » ne ressortit pas à autre chose qu’à une localisation pour le discours métaphysique de ce que Michel Foucault appelle les « points de diffraction » [[44]](#footnote-44), ces lieux à partir desquels des divergences stratégiques sont possibles sans que les règles du jeu métaphysique soient transgressées, exactement comme aux échecs on a un choix « légitime » (c’est-à-dire conforme aux règles du jeu) entre plusieurs ouvertures et à chaque coup (ou presque) entre plusieurs tactiques. La notion du « plus ou moins métaphysique » supposerait seulement que pour chacun de ces points de diffraction on puisse en comparant les divers choix possibles ou effectifs identifier celui qui accorde au nom le plus grand privilège. Ainsi la comparaison entre Platon et Aristote, si on s’en tient à ce qui a été dit de leurs théories du langage peut se faire du point de vue de la signification ou du point de vue de la vérité. On obtient alors le tableau suivant :

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | Signification | Vérité |
| Platon | Privilège du nom | Privilège du nom |
| Aristote | Privilège du nom | Privilège de la phrase |

Le nominisme ayant d’abord été défini au niveau de la signification, les deux auteurs sont bel et bien noministes. Mais le tableau permet de localiser un point de diffraction possible dans l’opposition signi- fication/vérité (ce qui d’ailleurs ne présume en rien de la validité ou de la fécondité de cette opposition puisque le discours métaphysique définit lui-même ses propres oppositions pertinentes). Le tableau permet aussi de qualifier Platon comme étant plus noministe puisque sa stratégie de la vérité, en comparaison avec celle d’Aristote, privilégie nettement le nom. Si par ailleurs les hypothèses 3 et 4 étaient accréditées, de « plus noministe » à « plus métaphysicien », il n’y aurait qu’un pas.

\*  
\* \*

[268]

On pourrait facilement retrouver ce nominisme de type aristotélicien dans toute la tradition des commentaires du traité De l’interprétation à travers le Moyen-Age. Le père Isaac mentionne par exemple dans son livre *Le Peri Hermeneias* en Occident de Boèce à saint Thomas [[45]](#footnote-45) que les manuels de logique du XIIe siècle justifient la priorité du nom sur le verbe dans l’ordre d’exposition en posant que « les noms, qui expriment un sujet ou une qualité, (sont) plus dignes que les verbes, qui désignent une action ou une passion ». On retrouverait en particulier une répétition assez fidèle de la position aristotélicienne chez Thomas d’Aquin [[46]](#footnote-46) et de façon générale dans la tradition thomiste, même contemporaine. Certes le père Lachance, dans son traité tout à fait thomiste de *Philosophie du langage* [[47]](#footnote-47) affirme nettement la primauté du verbe sur le nom, mais l’attribution au verbe d’une signification nominale antérieure à toute insertion dans une phrase n’étant pas mise en cause (elle est même clairement réaffirmée), cette nuance importe peu pour notre propos, sauf peut-être à y discerner un nouveau point de diffraction qui localiserait, à l’intérieur du nominisme, la différence entre Thomas d’Aquin et les commentaires aristotéliciens du XIIe siècle au niveau moral d’une différence de « dignité » entre le nom et le verbe. On pourrait aussi analyser de ce point de vue Abélard ou Duns Scott et sans doute beaucoup d’autres médiévaux, mais le nombre des exemples étant nécessairement restreint par le cadre de cette publication, je n’en retiendrai ici que deux autres : saint Augustin et Guillaume d’Occam, deux auteurs aussi distants l’un de l’autre qu’il est possible de l’être à l’intérieur du Moyen Age tant sur le plan théorique que sur le plan chronologique.

Pour saint Augustin, c’est au dialogue *De Magistro* [[48]](#footnote-48) qu’il convient de se référer. Toute la première partie (plus de la moitié du texte) constitue une riche discussion sur le langage et les signes en général. Ici le nominisme est à son plus clair. Toutes les parties du discours sont explicitement réduites au nom. Suivons le raisonnement. La discussion tourne autour de l’enseignement et de la fonction des signes dans cette activité. Le point de départ est que le rôle du [269] langage est justement d’enseigner ou de rappeler. Augustin et son interlocuteur (en l’occurrence son fils Adéodat) s’interrogent longuement sur la possibilité d’enseigner sans signes. Ils semblent même à certain moment atteindre la conclusion que la chose est impossible. « Il est donc établi que nul enseignement n’est possible sans signes » [[49]](#footnote-49). Mais cette thèse est aussitôt remise en question par des contre-exemples et finalement c’est à la conclusion exactement contraire qu’on aboutit : le signe n’apprend jamais rien. Il ne sert qu’à rappeler une connaissance déjà là de l’objet signifié. Si je ne connais pas déjà la chose, nul signe ne peut m’en faire savoir la nature. « C’est le signe qui s’apprend par l’objet connu, plutôt que l’objet par son signe » [[50]](#footnote-50).

Chemin faisant, s’interrogeant sur les divers types de renvoi des signes les uns aux autres, on a identifié la non-équivalence (exemple : animal/homme), l’identité (exemple : nom/onoma) et l’équivalence. Pour illustrer ce dernier type de relation, Augustin examine le rapport entre « mot » et « nom ». La thèse est que tous les noms sont des mots et réciproquement, mais que les deux termes n’ont pas la même signification, « mot » signifiant les signes linguistiques en tant que sonores, et « nom » les signifiant en tant que signes : c’est un exemple de relation d’équivalence. Bien sûr, ce qui nous intéresse ici, c’est le « réciproquement » : tous les mots sont des noms. Cette thèse, qui paraît paradoxale à Adéodat, est rapidement démontrée par Augustin. Chaque mot est le signe de quelque chose qui est dans l’esprit. Ainsi, la conjonction « si » est le signe d’un certain doute dans l’âme [[51]](#footnote-51) ; « oui » est le signe d’un certain assentiment. Dire cela, c’est dire, selon Augustin, que ce signifié qui est dans l’esprit « s’appelle » du nom de son signe, c’est dire que ce doute se nomme « si », que cet assentiment se nomme « oui » :

« Tu le vois donc, 'oui’ est un nom puisque ce qui était en lui (dans l’esprit) se nomme oui (...) Doutes-tu encore que toutes les autres parties du discours soient aussi des noms ? » [[52]](#footnote-52)

Une preuve supplémentaire en est que les conjonctions par exemple peuvent tenir lieu de sujet dans une proposition complète ; rappelant que dans une formulation antérieure, Adéodat avait approuvé l’utilisation [270] d’un « si » au lieu d’un « parce que », Augustin fournit l’exemple suivant : « le 'si’ plaît, le 'parce que’ déplaît » [[53]](#footnote-53) où « si » et « parce que » fonctionnent comme sujets.

Toute cette discussion, qui concerne au plus haut point notre propos, paraît n’être dans le texte du [*De magistro*](https://sites.google.com/a/du.books-now.com/en76/9782252026229-12granlioGEjunctie16) qu’un exemple pour illustrer la relation d’équivalence entre deux signes (ici : « mot » et « nom »). Mais nous sommes en mesure de voir que son importance est en fait beaucoup plus grande. Ce n’est pas un exemple innocent : la thèse qui y est soutenue est directement liée à la thèse centrale du *De magistro* qu’il n’est pas possible d’apprendre par signes. C’est ce lien encore plus que la réduction explicite de tous les mots à la catégorie nominale, qui fait de ce texte un cas particulièrement clair de nominisme. D’abord l’importance matérielle (en termes de longueur) accordé à cet exemple est tout à fait disproportionnée par rapport à l’importance effective de la thèse qu’il illustre (à savoir qu’il existe une relation d’équivalence entre certains signes). Mais il y a plus : tout le dialogue fonctionne dans le cadre de l’opposition absolument fondamentale entre deux relations : celle des signes entre eux et celle des signes avec les objets signifiés (qu’Augustin appelle les « signifiables »). Ainsi, dès le début de l’entretien, Adéodat, pour expliquer le mot « ex » a recours à un synonyme « de », mais Augustin n’est pas satisfait :

« ... tu as expliqué des mots par des mots, c’est-à-dire des signes par des signes (...) mais moi je voudrais que tu me montres, si tu le peux, les choses mêmes dont ces mots sont les signes » [[54]](#footnote-54).

La voie dans laquelle Adéodat s’était engagé ressemblait bien davantage à celle de la sémantique contemporaine : découvrir la signification du mot en le situant dans une classe paradigmatique. La longue discussion sur les divers types de relation entre les mots (non-équivalence, équivalence, identité) vient ici prendre sa place. Elle est en quelque sorte l’exploration (encore bien sommaire évidemment) du système des relations sémantiques intralinguistiques. L’important est justement que cette discussion ne mène à rien. Elle s’oppose désavantageusement à la démarche de la deuxième section, celle qui révèle l’impuissance des signes à instruire. C’est ici que la [271] relation sémantique individuelle de chaque mot à son référent se voit accorder une priorité indiscutable. La véritable portée du mot ne se dévoile que dans cette relation. Le texte déjà cité : « c’est le signe qui s’apprend par l’objet connu, plutôt que l’objet par son signe » s’explicite de la façon suivante : dans le signe,

« ... il y a deux choses, le son et la signification ; certes le son n’est pas perçu au moyen du signe mais par le fait même que la voix frappe l’air ; et quant à la signification, elle l’est en voyant la chose signifiée » [[55]](#footnote-55).

Mieux encore, le signe ne se révèle comme signe que dans cette relation prioritaire :

« Les mots ne nous apprennent que des mots ; moins que cela, un son et un simple bruit de voix. Car si les choses qui ne sont pas des signes ne peuvent être des mots, même après avoir entendu un mot, j’ignore s’il est bien un mot avant d’en connaître la signification » [[56]](#footnote-56).

D’où l’on comprend l’importance de ce qui n’apparaissait que comme une illustration d’une thèse secondaire : la réduction de tous les mots à la catégorie nominale, réduction par laquelle on a posé incidemment que chaque mot se définit par sa relation à un « signifiable » extralinguistique.

Que ce signifiable soit un objet réel ou un objet de pensée, peu nous importe. Le modèle en demeure de toute façon la chose perçue [[57]](#footnote-57), entité identifiable hors de toute relation et susceptible d’être désignée en propre par son nom, de telle sorte que non seulement chaque mot est un nom, mais chaque nom est le nom propre de quelque chose dans l’esprit. Le signe n’étant finalement qu’un renvoi à autre chose se trouve ainsi lui-même dévalorisé au nom du principe d’identité reformulé en termes axiologiques : « tout ce qui est pour un autre est moins noble que ce à quoi il est ordonné » [[58]](#footnote-58). Le signe n’est ce qu’il est que par sa relation à un signifiable. C’est ce qui en fait un roturier ontologique, un être à qui il manque la noblesse d’être par lui-même ce qu’il est et qui se [272] trouve par là normé à l’étalon du signifiable, dans la mesure où celui-ci est bien ce qu’il est [[59]](#footnote-59). La fonction du nominisme est ici claire : hiérarchiser les valeurs ontologiques en fonction de l’identité, réduire ainsi le jeu des différences sémiologiques à un truc mnémotechnique et renvoyer vers une vérité intérieure pleinement présente à elle-même :

« ... pour toutes les choses que nous comprenons, ce n’est pas une parole résonnant au dehors que nous consultons à leur sujet, mais c’est la vérité qui gouverne l’esprit lui-même au dedans ... » [[60]](#footnote-60).

C’est ici que l’analyse du nominisme rejoint celle du logocentrisme proposée par Jacques Derrida [[61]](#footnote-61) comme elle avait déjà rejoint celle du chosisme proposée par Bachelard.

\*  
\* \*

D’Augustin à Occam, on saute neuf siècles. Beaucoup de choses se sont produites. Le champ de la logique en particulier s’est considérablement développé, surtout au XIIIe. L’apparition des théories de la « supposition » et le raffinement des discussions sur les termes syncatégorématiques modifient sensiblement la position du problème de la signification et son rapport à la nomination. Par la théorie de la supposition — si chère à Occam — on s’aperçoit que le signe en position de phrase n’est pas toujours utilisé selon sa fonction significative propre (c’est-à-dire sa « supposition personnelle ») ; quelquefois il ne représente que lui-même en tant que signe, comme dans la proposition : « homme est un nom » (« supposition matérielle »). Ceci interdit définitivement le recours à un argument comme celui du *De magistro* pour prouver le caractère nominal des conjonctions. Dans l’exemple utilisé par Augustin : « le si plaît, le parce que déplaît », « si » et « parce que » sont en effet des noms, mais c’est parce qu’ils sont pris en supposition matérielle. [273] Ceci ne présume en rien de leur classement grammatical dans une phrase où ils ne seraient pas pris en supposition matérielle ; or dans de telles phrases ils ne peuvent pas être sujets.

Par ailleurs, les traités sur les termes syncatégorématiques font ressortir l’importance des quantificateurs logiques (« tout », « aucun », « quelque », etc ...) dans la syntaxe propositionnelle. Chez Occam, les syncatégorêmes sont même définis comme les termes qui à proprement parler ne signifient rien, mais qui déterminent la signification des termes catégorématiques auxquels ils sont ajoutés [[62]](#footnote-62). On reconnaît ainsi expressément l’existence d’un ensemble de signes qui ne valent qu’en position syntagmatique. Les conjonctions d’Augustin appartiennent à cet ensemble et ne sauraient par conséquent être réduites à des noms.

Ces remarques font pressentir que le nominisme d’Occam (si no- minisme il y a) sera autrement plus sophistiqué que celui d’Augustin et ne se révélera qu’à une analyse également sophistiquée. Le nominisme ici ne réduit pas tous les signes à des noms, mais fait quand même du nom l’élément central du discours, celui auquel d’une façon ou d’une autre se rapportent les autres signes. C’est ce qui en s’attachant au texte de la *Summa logicae* peut être montré en deux étapes : faire voir d’abord la priorité du simple sur le complexe chez Occam, ensuite l’organisation des termes simples en fonction du nom et même du nom propre.

Quant au premier point, la priorité du simple sur le complexe ne fait aucun doute : c’est même le fondement épistémologique de la logique occamiste tout entière. L’appréhension d’une vérité complexe implique l’appréhension des termes incomplexes qui la composent [[63]](#footnote-63). Les arguments doivent toujours être décomposés en propositions et les propositions en termes. On ne trouve chez Occam rien de tel qu’une logique des propositions inanalysées. Pour juger la valeur de vérité d’une proposition complexe, il faut toujours la réduire à ses composantes élémentaires de forme « S est P » et examiner la valeur de vérité de chacune de ces composantes. Or ceci se fait par une nouvelle décomposition, opérée cette fois au moyen de la théorie de la supposition.

[274]

Le grand critère de vérité des propositions simples, celui auquel se ramènent tous les autres, est formulé de la façon suivante : « il est suffisant et nécessaire que le sujet et le prédicat représentent la même chose » [[64]](#footnote-64). Or la supposition est essentiellement une propriété de chaque terme, une « proprietas terminorum ». Certes les termes n’ont de supposition qu’à l’intérieur d’une proposition, mais cela ne change rien au fait que la supposition n’est rien d’autre qu’une relation du signe à ses signifiés. C’est en quelque sorte la signification appliquée, c’est-à-dire mise en œuvre dans une proposition donnée. Ainsi la valeur de vérité d’une proposition dépend du rapport entre la supposition du sujet et celle du prédicat. On arrivera de la sorte à des règles du genre : quand le sujet a telle supposition, pour que la proposition puisse être vraie, le prédicat doit avoir telle supposition. La conclusion s’impose d’elle-même : par le biais de la théorie de la supposition, c’est la relation sémantique individuelle qui sert de critère ultime à la vérité des complexes signifiants. L’appréhension du simple est toujours prioritaire par rapport à l’appréhension du complexe. La phrase n’est qu’une façon de mettre en relation des unités déjà signifiantes par elles-mêmes.

Que maintenant les termes simples du discours se hiérarchisent en fonction du nom, ce peut être montré par l’étude des diverses distinctions proposées par Occam au début de la *Summa logicae*. La première opposition qu’une telle méthode suggère d’examiner est bien sûr celle du nom et du verbe. Mais le texte même de la *Summa* ne lui accorde pas une grande importance. Alors qu’Aristote y voyait la distinction fondamentale entre les différents éléments du discours, Occam, dans la partie de l’ouvrage consacrée aux « divisiones terminorum », la passe entièrement sous silence. Il n’y reviendra sérieusement que beaucoup plus loin dans le texte pour laisser entendre que les verbes n’apportent rien de plus du point de vue de la signification que les noms. Il précise en effet que seuls les termes qui peuvent servir d’extrêmes dans une proposition (sujet ou prédicat) sont susceptibles d’être pris en « supposition personnelle », c’est-à-dire susceptibles de détenir une signification déterminée. Ceci exclut nommément les verbes [[65]](#footnote-65), non parce qu’ils ne signifient [275] rien, qu’ils ne renvoient à aucune réalité, mais parce que cette fonction de signification est assumée chez eux par le nom qu’ils recèlent le plus souvent. Ainsi dans la proposition : « le feu réchauffe le bois », le verbe ne signifie pas autre chose que le nom « chaleur » dans : « le feu donne la chaleur au bois » [[66]](#footnote-66). Dans « l’homme court », le véritable prédicat n’est pas « court » mais « courant », la formulation logique de la proposition étant : « L’homme est courant ». « Courant » peut alors, en tant qu’extrême, détenir une supposition personnelle et par conséquent une signification propre. De sorte que l’exclusion des verbes n’atteint en réalité que la copule. Mais c’est peut-être aussi que seule la copule est un véritable verbe, tous les autres étant en fait composés d’une copule et d’un nom ou d’un participe.

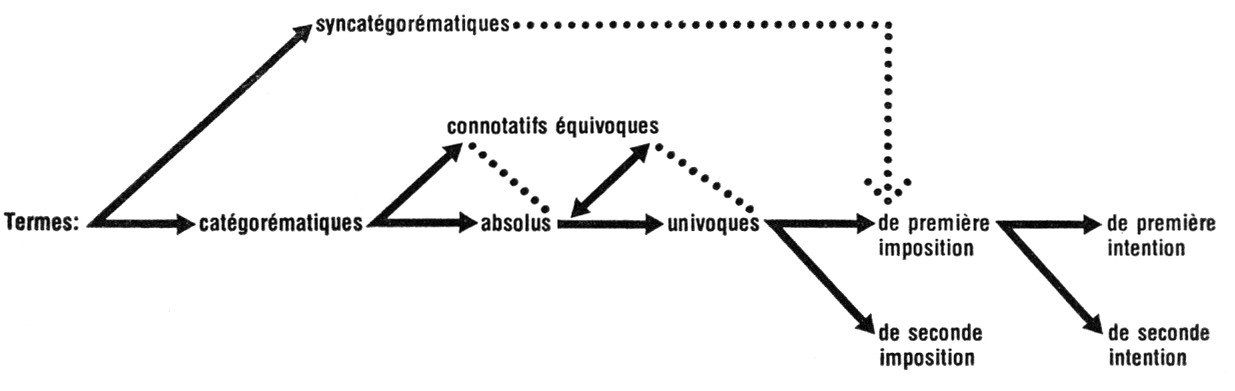
Du point de vue de la signification, il est donc clair que le nom détient chez Occam une absolue priorité par rapport au verbe. La portée exacte de cette priorité peut nous être révélée par un examen attentif des diverses « divisiones terminorum » mises sur pied au début de la Summa. On s’apercevra ainsi que — du point de vue de la signification toujours — dans chaque cas un des deux termes se trouve privilégié par rapport à l’autre. La véritable structure hiérarchique du discours chez Occam s’enracine dans ce caractère dissymétrique des oppositions binaires.

Par exemple la distinction catégorêmes/syncatégorêmes. [[67]](#footnote-67) Certes, on l’a dit plus haut, l’introduction explicite d’une spécificité des syn- catégorêmes marque une atténuation du nominisme par rapport à Augustin, peut être un nouveau point de diffraction à l’intérieur du nominisme. Mais la distinction est asymétrique : les syncatégorêmes sont toujours subordonnés aux catégorêmes (c’est-à-dire aux termes qui ont une signification déterminée,) dont le privilège est ainsi parfaitement clair. L’opposition termes absolus/termes connotatifs révèle la même chose. Le terme connotatif, qui se caractérise par une double signification [[68]](#footnote-68) doit être ramené par l’analyse logique à une contraction de termes absolus qui, eux, sont dotés d’une signification simple et directe, c’est-à-dire d’une référence à une série de réalités individuelles de même nature. Enfin, par définition même, les termes [276] d’imposition seconde [[69]](#footnote-69) et les termes d’intention seconde [[70]](#footnote-70) présupposent les impositions et les intentions premières comme leur fondement, et les termes équivoques constituent par rapport aux univoques une véritable aberration logique due aux insuffisances des diverses langues [[71]](#footnote-71).

À exploiter la complémentarité de ces oppositions les unes par rapport aux autres, et à les organiser en système, on devrait pouvoir obtenir un schéma de la structure du vocabulaire dans la logique occamiste, d’où ressorte une description du type idéal de signe, celui à partir duquel s’édifie l’ensemble du discours. Il suffirait pour cela de situer sur un même axe de base — et dans le prolongement les uns des autres les différents pôles privilégiés. On obtiendrait ainsi le schéma suivant [[72]](#footnote-72) :

[277]

277



Structure noministe du discours chez Occam

[278]

Le signe fondamental que nous cherchons est donc le catégorême absolu, univoque, de première imposition et de première intention. Seuls les noms — et encore pas tous — répondent à cette définition. Le signe par excellence est celui qui possède une signification déterminée renvoyant directement au domaine des choses. Ultimement c’est le nom propre qui est le fondement du discours. La signification des catégorêmes absolus univoques de première intention et de première imposition n’est autre en effet que la référence à un nombre x d’individus réels : plus ce nombre est limité, plus la signification est précise. Le signe « Socrate » possède une précision — et donc une valeur de clarté logique — infiniment plus grande que le signe « homme », qui est pourtant le prototype des catégorêmes absolus communs. « Homme » au fond n’est là que pour remplacer un certain nombre de noms propres — ou de pronoms démonstratifs, ce qui, du point de vue d’Occam, revient au même.

Le privilège de la relation sémantique individuelle est ainsi poussé à l’extrême : le nom propre occupe dans la structure du discours la place d’honneur ; il est en quelque sorte le père de tous les autres signes, et, ce qui est encore plus important, celui auquel ils doivent tous ou bien se rapporter ou bien se réduire. C’est cela par excellence que j’ai appelé le nominisme.

III — PERSPECTIVES ET DIFFICULTÉS

On se méfiera peut-être d’une catégorie assez lâche pour inclure à la fois Platon, Aristote, Augustin, Occam et sans doute beaucoup d’autres. Mais il faut en comprendre l’utilité en fonction de l’hypothèse 1 : « il est impossible de saisir la spécificité du discours théorique contemporain sans l’opposer à une forme de discours qu’on peut sans contresens qualifier comme métaphysique » ; et en théorie du langage, la métaphysique devient nominisme. L’efficacité d’une classe aussi englobante se manifeste après tout dans sa capacité d’exclure certaines choses. Le concept de nominisme est lui-même un concept différentiel. Et précisément ce qui en est exclu, c’est la forme théorique contemporaine dans laquelle le langage se pense. En particulier la linguistique. Il est à peine besoin de rappeler les célèbres affirmations de Saussure : « dans la langue, il n’y a que des différences *sans termes positifs*» [[73]](#footnote-73) ; « c’est une grande illusion de [279] considérer un terme simplement comme l’union d’un certain sens avec un certain concept » [[74]](#footnote-74) ; ou encore :

« ... nous surprenons donc, au lieu d'*idées* données d’avance, des *valeurs* émanant du système. Quand on dit qu’elles correspondent à des concepts, on sous-entend que ceux-ci sont purement différentiels, définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système. » [[75]](#footnote-75)

La signification commence d’être pensée dans une logique de la différence. Elle n’appartient plus à chaque signe comme une couleur appartient à une chose dans l’ontologie classique. Elle est entre les mots dans le jeu de leurs oppositions. Transformation à tel point importante dans la conception de la « signification » que les derniers chapitres du Cours tendent carrément à lui substituer la notion de valeur [[76]](#footnote-76). Il n’y a plus alors aucun privilège de la relation sémantique individuelle, aucun privilège du nom.

« Les significations lexicales de certains signes, écrit Louis Hjelmslev, ne sont jamais que des significations contextuelles artificiellement isolées ou paraphrasées. Pris isolément, aucun signe n’a de signification (...) *Il faut donc se garder de croire qu’un substantif est plus chargé de sens qu’une préposition*, ou un mot plus chargé de signification qu’un suffixe de dérivation ou une terminaison flexionnelle ». [[77]](#footnote-77)

D’où l’on voit clairement pourquoi la distinction médiévale catégorêmes/syncatégorêmes, telle qu’explicitée par Occam, était encore noministe : elle relevait d’une conception de la signification comme qualité du signe individuel (même si certains signes — les syncatégorêmes — étaient en fait privés de cette qualité). Une conception non-noministe du langage commence par se débarrasser de ce schéma métaphysique substance/qualité, intelligible seulement dans une ontologique [280] de l’identité. Dans l’ensemble, c’est bien ce que nous sommes conviés à abandonner par le type d’intelligibilité mis de l’avant dans la linguistique contemporaine.

Mais l’antinominisme ne se laisse pas localiser pour autant dans la seule linguistique. La philosophie analytique, bien qu’on puisse la soupçonner d’avoir été noministe à ses origines, a finalement largement contribué à la déconstruction du privilège traditionnellement accordé au nom. On se reportera, pour ne prendre qu’un exemple, à la critique de Saint-Augustin par Wittgenstein au début des Investigations philosophiques. Partant d’un texte des Confessions [[78]](#footnote-78), Wittgenstein montre qu’Augustin donne du langage une image assez particulière :

« À savoir celle-ci : les mots du langage nomment des objets — les propositions sont des liaisons de pareilles dénominations — On trouve ici l’origine de l’idée que chaque mot a une signification. Cette signification est coordonnée au mot. Elle est l’objet dont le mot tient lieu. » [[79]](#footnote-79)

Une bonne partie des *Investigations* sera consacrée à la critique de cette conception proprement noministe. On peut aussi rappeler — dans un mouvement philosophique tout différent — la fameuse déclaration de Merleau-Ponty dans *Signes*:

« Ce que nous avons appris dans Saussure, c’est que les signes un à un ne signifient rien, que chacun d’eux exprime moins un sens qu’il ne marque un écart de sens entre lui-même et les autres ». [[80]](#footnote-80)

On peut rappeler bien sûr que le structuralisme tout entier, pour autant qu’on puisse lui conférer une certaine unité, constitue une vaste tentative pour généraliser le recours à l’intelligibilité différentielle, que d’ailleurs la mathématique dans son ensemble (du moins au dire de Bachelard) a déjà effectivement et depuis longtemps dépassé la logique de l’identité.

Ces rappels allusifs ne fonctionnent pas ici comme preuves mais comme suggestions destinées à montrer au moins la plausibilité de l’hypothèse 1. Et certes quand celle-ci serait démontrée, quand il [281] en irait de même pour les trois autres, toutes les difficultés seraient loin d’être réglées. On devrait encore se demander comment penser cette transformation théorique, dans le concept d’une évolution continue ou dans celui d’une rupture, ou encore dans le concept différencié d’une série de ruptures locales. On devrait cerner de façon bien plus précise les moments et les lieux de cette évolution ou de ces ruptures. Par exemple, pour rester dans le domaine des théories du langage, je n’ai rien dit de la période qui va du XVe siècle au XIXe ; je n’ai rien dit des empiristes anglais, de la grammaire générale, des idéologues du XVIIIe, de la linguistique comparée du XIXe. On devrait examiner de plus près certains cas problématiques (celui du stoïcisme entre autres) ; on devrait s’interroger sur le statut de la métaphysique et du nominisme au XXe siècle (car ils existent encore, cela ne fait aucun doute) : faut-il les penser comme « retardataires », comme « dépassés », comme « idéologiques » ou quoi ? On devrait enfin rendre compte historiquement de cette transformation théorique, la rendre à son tour intelligible.

Problèmes immenses à propos desquels on n’aura trouvé ici aucune indication satisfaisante. Mais aussi bien il ne s’agissait pas de tout dire. Il s’agissait de suggérer, en insistant sur l’exemple privilégié des théories du langage, que l’opposition banale entre la pensée contemporaine et la pensée métaphysique peut recevoir un sens rigoureux et une portée heuristique, qu’elle est même en fait indispensable à la compréhension de la spécificité du discours contemporain. En ce sens, la métaphysique, dans son agonie même, donne encore largement à penser.

[282]

i.

1. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F., 1962, p. 611-621. [↑](#footnote-ref-1)
2. Cf. par exemple : Marx et Engels, *Etudes philosophiques,* Paris, Editions sociales, 1961, p. 42 et ss. ; et Lénine, *Matérialisme et empiriocriticisme,* Moscou, Ed. du Progrès, 1970, p. 365. [↑](#footnote-ref-2)
3. Cf. par exemple : Carnap, R. "The Elimination of Metaphysics through Logical Analysis of Language”, in *Logical Positivism,* New York, MacMillan, 1966, p. 60-81 ; et Ayer, A.J. *Language, Truth and Logic,* Middle- sex, Penguin Books, 1971, chap. I : "The Elimination of Metaphysics”, p. 45-61. [↑](#footnote-ref-3)
4. Cf. par exemple : Derrida, J., *De la grammatologie,* Paris, Ed. de Minuit. 1967. [↑](#footnote-ref-4)
5. J’ai indiqué plus haut que Lalande propose neuf sens différents du mot, mais à les regarder de près, la plupart se ramènent à ces trois là. S’il reste des acceptions marginales, laissons-les hors de notre propos. [↑](#footnote-ref-5)
6. *Discours préliminaire sur l’esprit positif*, in *Oeuvres* choisies d’Auguste Comte, Paris, Aubier, p. 183. [↑](#footnote-ref-6)
7. Id. [↑](#footnote-ref-7)
8. In [*La pensée et le mouvant*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.beh.pen), Paris, P.U.F., 1967, p. 177-178. [↑](#footnote-ref-8)
9. Id., p. 180. [↑](#footnote-ref-9)
10. Cf. par exemple : Descartes dans la lettre dédicatoire des Méditations métaphysiques. [↑](#footnote-ref-10)
11. Cf. par exemple : Deleuze G. *Différence et répétition,* Paris, P.U.F., 1968, p. 116-117. [↑](#footnote-ref-11)
12. *La transcendance de l’Ego,* Paris, Vrin, 1965, p. 13. (souligné par l’auteur) [↑](#footnote-ref-12)
13. [*Phénoménologie de la perception*](http://classiques.uqac.ca/classiques/merleau_ponty_maurice/phonomenologie_de_la_perception/phonomenologie_de_la_perception.html)*,* Paris, N.R.F., 1945, p. 431. [↑](#footnote-ref-13)
14. Dieu est tellement identique à lui-même chez saint Thomas qu’il n’a aucun accident. Cf. *Somme théologique* prima pars, quest. 3, art. 6. [↑](#footnote-ref-14)
15. *Grammaire structurale du français moderne*, Montréal, HMH, 1968, p. 31. (les soulignés sont de moi, sauf le dernier). [↑](#footnote-ref-15)
16. Id. [↑](#footnote-ref-16)
17. Cf. les belles études de Heidegger dans [*L'être et le temps*](http://ae-editions.eklablog.com/heidegger-etre-temps-a3222457), et de Merleau-Ponty dans [*Phénoménologie de la perception*](http://classiques.uqac.ca/classiques/merleau_ponty_maurice/phonomenologie_de_la_perception/phonomenologie_de_la_perception.html). [↑](#footnote-ref-17)
18. Cf. *La Métaphysique*, Trad. Tricot, Paris, Vrin, 1962, E, 1 p. 334. [↑](#footnote-ref-18)
19. Cf. par exemple : Jolivet R., *Traité de philosophie,* T. III. *Métaphysique,* Lyon-Paris, éd. Emmanuel Vitte, I960, p. 14 et ss. [↑](#footnote-ref-19)
20. Maritain, J. *Sept leçons sur l’être,* Paris, éd. Pierre Téqui, 1932-33, p. 25. (souligné par l’auteur). [↑](#footnote-ref-20)
21. Id. p. 73 (souligné par moi). [↑](#footnote-ref-21)
22. Jolivet R., op. cit., p. 230 (souligné par l’auteur). [↑](#footnote-ref-22)
23. Popper, K., *Tbe logic of scientific discovery,* New York, Hutchinson, 1959. [↑](#footnote-ref-23)
24. Ayer, A.J., op. cit., p 51 et ss. [↑](#footnote-ref-24)
25. Paris, P.U.F. 1951, p. 75-89 ; voir aussi la critique bachelardienne de l’individualité de l’objet scientifique dans *Le nouvel esprit scientifique,* Paris, P.U.F., 1963, p. 125 et ss. [↑](#footnote-ref-25)
26. C’est aussi Bachelard qui a vivement dénoncé le mythe de l’intériorité ; cf. [La formation de l’esprit scientifique](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030331552), Paris, Vrin, 1965, p. 98 et ss. [↑](#footnote-ref-26)
27. J’utilise ici « signifiant » pour « ce qui signifie » et « signifié » pour « ce qui est signifié ». Je ne prends pas ces termes dans le sens saussurien comme les deux volets du signe. C’est ainsi que chez les auteurs dont il sera question le signifié peut être dans l’esprit (Aristote) ou directement dans le réel (Occam). [↑](#footnote-ref-27)
28. Trad. Chambry, Paris, Garnier Flammarion, 1967, p. 391. [↑](#footnote-ref-28)
29. Id., p. 393. [↑](#footnote-ref-29)
30. Id., p. 399. [↑](#footnote-ref-30)
31. Id., p. 447. [↑](#footnote-ref-31)
32. Id., p. 457. [↑](#footnote-ref-32)
33. Id., p. 454. [↑](#footnote-ref-33)
34. Id., p. 452. [↑](#footnote-ref-34)
35. Id., p. 452. [↑](#footnote-ref-35)
36. *Id*., p. 394. [↑](#footnote-ref-36)
37. Cf. en particulier : Benveniste, E., « Catégories de langue et catégories de pensée », in *Problèmes de linguistique générale,* Paris, Gallimard, 1966, p. 63-74 ; et Vuillemin, J., « Le système des catégories d’Aristote et sa signification logique et métaphysique », in *De la logique à la théologie,* Paris, Flammarion, 1967, p. 44-125. [↑](#footnote-ref-37)
38. Trad. Tricot, Paris, Vrin, 1959. [↑](#footnote-ref-38)
39. Id., p. 79. [↑](#footnote-ref-39)
40. Id., p. 81. [↑](#footnote-ref-40)
41. Id., p. 82. [↑](#footnote-ref-41)
42. Id., p. 82, note 3. [↑](#footnote-ref-42)
43. Id., p. 82. [↑](#footnote-ref-43)
44. *L’archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 87. [↑](#footnote-ref-44)
45. Paris, Vrin, 1953, p. 57-58. [↑](#footnote-ref-45)
46. Cf. en particulier son commentaire du traité *De l’interprétation,* trad. angl. de Oesterle, J. T., Milwaukee, Marquette University Press, 1962. [↑](#footnote-ref-46)
47. Ottawa — Montréal, éd. du Lévrier, 1943, p. 144. [↑](#footnote-ref-47)
48. Trad. Thonnard, *Oeuvres de Saint-Augustin,* T. IV, vol. III, Paris, Desclée de Brouwer, 1952. [↑](#footnote-ref-48)
49. Id., p. 91. [↑](#footnote-ref-49)
50. Id., p. 97. [↑](#footnote-ref-50)
51. Id., p. 21. [↑](#footnote-ref-51)
52. Id., p. 51. [↑](#footnote-ref-52)
53. Id., p. 57. [↑](#footnote-ref-53)
54. Id., p. 25. [↑](#footnote-ref-54)
55. Id., p. 97. [↑](#footnote-ref-55)
56. Id., p. 99-101. [↑](#footnote-ref-56)
57. Cf. id., p. 27. [↑](#footnote-ref-57)
58. Id., p. 81. [↑](#footnote-ref-58)
59. Si par hasard il n’était pas parfaitement ce qu’il est, il faudrait à son tour en faire le vassal d’un être doté d’une identité plus forte, et ainsi de suite jusqu’à l’identique par excellence, Dieu. [↑](#footnote-ref-59)
60. Id., p. 103 [↑](#footnote-ref-60)
61. *De la grammatologie*, Paris, Ed. de Minuit, 1967. [↑](#footnote-ref-61)
62. Cf. Summa logicae, T. I., éd. par Boehner, P. St-Bonaventure, Franciscan Institute, 1957, p. 15. [↑](#footnote-ref-62)
63. Cf. *Scriptum in librum primnm Sententiarum. Ordinatio*, T. I., éd. par Gai, G. et Brown S., St-Bonaventure, 1967, p. 5. [↑](#footnote-ref-63)
64. Summa logicae, T. II, p. 224 : « sufficit et requiritur, quod subiectum et praedicatum supponant pro eodem ». [↑](#footnote-ref-64)
65. Id., T. I., p. 188 : « on exclut par là tout verbe parce que le verbe ne peut jamais être l’extrême d’une proposition ». (traduction par moi). [↑](#footnote-ref-65)
66. Id., p. 167. [↑](#footnote-ref-66)
67. Id., p. 15-16. [↑](#footnote-ref-67)
68. «... significat aliquid primario et aliquid secundario » (id., p. 34) Par exemple, le mot « blanc » signifie à la fois la chose blanche et la blancheur de la chose. [↑](#footnote-ref-68)
69. i-e les termes signifiant d’autres signifiants linguistiques, par exemple le mot « nom ». [↑](#footnote-ref-69)
70. i-e les termes signifiant des concepts plutôt que des choses, par exemple le mot « concept ». [↑](#footnote-ref-70)
71. Op cit., T. I, p. 16. [↑](#footnote-ref-71)
72. Les éléments situés sous l’axe dans le schéma relèvent des divers types de métalangages. Les pointillés marquent la possibilité pour certains termes non-privilégiés de réintégrer l’axe principal et de se subdiviser à nouveau selon les distinctions postérieures à la jonction du pointillé avec l’axe. [↑](#footnote-ref-72)
73. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1965, p. 166. (souligné par l’auteur). [↑](#footnote-ref-73)
74. Id., p. 157. [↑](#footnote-ref-74)
75. Id., p. 162 (souligné par l’auteur). [↑](#footnote-ref-75)
76. Godel dans *Les sources manuscrites du cours de linguistique générale,* (Paris-Genève, éd. Droz et éd. Minard, 1957) affirme même que finalement le concept de signification devient inopérant dans le système saussu- rien (p. 230 et ss.). [↑](#footnote-ref-76)
77. *Prolégomènes à une théorie du langage,* trad. Léonard A.M., Paris, Ed. de Minuit, 1968, p. 67. [↑](#footnote-ref-77)
78. *Confessions,* livre I, chap. 8. [↑](#footnote-ref-78)
79. Trad. Klossowski, Paris, Gallimard, 1961, p. 115. [↑](#footnote-ref-79)
80. Paris, Gallimard, I960, p. 49. [↑](#footnote-ref-80)